

## *Une troisième personne du singulier*<sup>1</sup>

### *... et d'autres poèmes d'Eric Simon*

Écrire sur les poèmes d'Eric Simon, c'est – paradoxalement – intimidant. Paradoxalement, parce que vous ne trouverez pas plus simple, plus sobre manière d'être au monde et d'être aux autres, que celle d'Éric et celle d'Éliane (je ne peux que les lier, comme le feront tous ceux qui ont connu la Rotonde et le Louis Blanc et qui connaissent les Olivettes et la maison d'Assérac).

Intimidant : habituellement c'est Éric qui écrit pour les autres – combien de préfaces et de présentations aux Olivettes ! Intimidant et difficile parce que les poèmes d'Éric, qui paraissent n'avoir jamais fini d'être écrits, ne sont pas plus épuisés par la lecture. Ce qui affleure, le poème lu des yeux sur la page *blanche éclairée, révélée comme un damier*, a des racines profondes. Elles ne sont pas à mettre à nu : c'est dans l'obscurité de la terre que les racines vivent.

Il y a des mots, *au milieu d'un gué*. Ils sont l'articulé du poème. *Le compas fixe la pointe du poème, mesure l'écart des mots aux noms*. Ces mots ? Certains reviennent, familiers : sentence et sentinelle, seuils et marges, trace, lueur, poussière, à soulever, à repousser, comme il faut *repousser l'ombre pour reconnaître le nom*, toise et miroirs, angle mort, courbure témoin de l'invisible (ou de l'in-vu ?). Le mot commence et meurt en même temps, dans l'accomplissement de la nomination. Nous, lecteurs, sommes témoins – et non interprètes – de ce secret.

Au milieu du gué, presque en péril, avec le mot : tentons le cheminement. *Sans commencer, recommencer*. Voilà le premier seuil que nous passerons, comme on avait dans un précédent recueil un « Ambule » *parce que le poème est déjà commencé*.

Commencer serait délimiter, rompre, briser, car *les mots coupent*.

Il existe un péril de la parole :

*le péril d'une parole qui a repoussé son ombre*

\* \* \*

*(...)un péril d'avance*

*dans la tentation des prises*

\* \* \*

*l'absence rompue par un mot*

*le poids des ombres qui demeurent*

\* \* \*

*le moment de vacillement*

*le péril d'un appel*

*qui détonne à la meute.*

Que tue-t-on, quand on parle ? À rebours, ce qui est tu, vit : mais comment en témoigner si ce n'est en parlant, puisque pour être entendu comme silence, le silence doit être dit ?

---

<sup>1</sup> *Une troisième personne du singulier*, Des Sources et des Livres, 2020. Toutes les citations en italiques sont extraites de ce recueil, sauf indication contraire.

*À la place des mots, quand les mots ne cillent ni ne trillent plus, ou plus trop, le silence serait-il comme une autre personne ? La tierce personne dont la présence ou l'absence semble apporter, chacune à leur tour [...] la preuve d'un passage du dire à peu près imprononçable ?*

*Tout est donc bien, alors, à recommencer.*

Il faut recommencer : créer sans défaire, créer sans renvoyer l'avant au rien, créer sans séparer le temps, par dévoilement, déchiffrement.

Recommencer, une fois éclatée la quille du bateau ivre : car déjà cela continue à écrire, déjà il faut se ressaisir, mais de quoi ? Déjà la pointe du poème trace des lignes,

*la page est écrite, avec son poème – que le plus souvent je ne parviens pas à reconnaître –, je fais face au damier et à sa lampe. Et je froisse la page. J'y mettrais bien le feu, si j'avais le temps. Mais je suis toujours pris de court : sortilège d'une attention déjà occupée au revers de l'ombre, à son miroir sans reflet. [...] Je reprends le métier et coupe dans l'étau diffracté de la nuit<sup>2</sup>.*

Il y a chez Éric une soif poétique inextinguible (pas de hasard si la *Comédie de la soif*, « *Légendes ni figures* », nous ouvre le chemin) : une impatience, un enfer ? une urgence de départ – une marche sans autre but que de promener le regard, pour être au monde plutôt que pour le contempler du dehors. Car *le monde que nous comptons, pesons, divisons, voit tout, entend tout, et se souvient. Et c'est nous qui bavardons [...] sans autres fantômes que nos ombres.*

Dans cette marche, le poète cherche les mots qui préexistent à la profération. *Le poème est un cheval au galop qu'il faut prendre pendant sa course<sup>3</sup>.*

*le mot a sa bouche  
que le poète articule  
\* \* \**

*les mots que je cherche  
que nommeront-ils ?  
\* \* \**

*Je ne reconnais plus la pensée du soir  
j'étouffe un mot qui me cherchait [...]  
Voici le moment de dire  
ou le moment d'oublier  
je n'aurai fait que prendre en marche le train  
sans bien réussir à tomber*

Cherchant les mots, souvent dans la nuit, le poète est à l'écoute du monde, à l'affût, aux aguets : le téléphone qui appelle, le livreur de journaux, le chant d'un oiseau, un chien qui passe... c'est un monde qui parle seul, de cette *autre solitude* [qui] *n'a pas de nom.*

---

<sup>2</sup> *La lampe d'un damier*, Des Sources et des Livres, 2018.

<sup>3</sup> *En quatre ou cinq poèmes de vive voix*, Des Sources et des Livres, 2018.

*je n'ai pas sursauté  
quand l'oiseau est passé  
il ne m'a pas vu pas entendu  
quand je l'ai nommé  
mais c'était une erreur  
je le prenais pour un autre*

*\* \* \**

*Devant la porte  
j'appelle un chien qui passe  
il n'y a pas d'écho pour me répondre  
c'est moi qui tourne la clef  
pas de moteur non plus pas de bruit  
pour enchanter  
la fin du silence.*

*\* \* \**

*Pourquoi cette voix  
à travers les branches ?  
L'arbre en aura trop dit  
tout le ciel se tait*

Ce monde que le poète écoute est un monde présent – absent – puisque l'insaisissable est dans la langue elle-même :

*le mot est obscur  
le mot demeure opaque  
ce qui passe au travers  
n'a pas la force du mot  
ce qui passe au travers  
a peut-être la force d'un mot  
et ne peut passer*

Ce monde enfin que le poète arpente a un *angle mort*. Un angle mort comme un astre éteint. L'angle mort *ne retient rien, le miroir ne prouve rien*, il n'y a *pas de mémoire de la lueur – la lueur noire de l'angle mort n'apporte pas à la nuit sa preuve*. Cet angle mort, qu'y pourra le poème sinon le circonscrire de mots ? Le raviver ?

*Si je recommence la page  
j'ai l'œil dans l'angle mort  
je me méfie des mots qui ne reviennent pas  
mais je suis le premier  
à tomber dans le piège  
écrire avec la voix au bord des mains [...]  
Mais les mots reviennent  
il n'y a pas d'au-delà pour écrire*

*\* \* \**

*Je tiens donc le stylo  
jusqu'au bout de la page  
ma main faible ploie*

*est-ce la pensée qui vacille ?*

*Mais je n'ai plus besoin des mots de la pensée  
je suis comme celui-là qui manque l'autobus  
et qui continue à courir  
dans le sillage d'une course aux nuages.*

Au bout de la page écrite, le poète ne peut faire autre chose que redire, revenir sur ses propres pas : un poème est-il autre chose qu'une variation de chemins ? Variations des titres : *Pour s'esseuler (variante)*, *Appelez-moi zéro (variante)*, mais aussi *Autoportrait en ligne de mire 1*, *Autoportrait en ligne de mire 2*, *Autoportrait au poème inachevé 1 et 2*, *Autoportrait à la fenêtre 4*, *5 et 6...*). Variations des corps du poème :

*Mais il faut marcher longtemps dans la poussière  
pour commencer de déchiffrer  
le mot qui n'a pas d'ombre. (p16)*

*Mais il faut marcher en poussière  
longtemps pour commencer de déchiffrer  
le mot qui va sans double. (p30)*

\* \* \*

*Ne plus écrire  
mais attendre  
la fin de la question  
celle qui mesure l'empreinte  
la patience d'une trace (p15)*

*Ne plus écrire  
mais attendre  
la fin de la question  
celle qui mesure l'acte  
à petits traits mordus (p28)*

La parole n'est jamais achevée, jamais close, les mots tracent et font un cercle, mais un *cercle de craie*. « *Un mot s'écrit toujours deux fois* », nous le savons depuis les *Quatre ou cinq poèmes de vive voix*. Il faut sans cesse revenir sur ses pas.

*je n'écris plus  
je pense au poème  
comme à la fin d'une promenade  
le moment de revenir sur ses pas  
de tourner au coin de la rue*

\* \* \*

*Tu reviens sur tes pas  
sans avoir beaucoup marché  
tu recommences l'enclos  
la minute de la craie*

\* \* \*

*Tu reviens en arrière  
en ramassant les feuilles  
et tu comptes tes pas*

Faire rebours, faire retour, *la volute de l'art retourne le gant*, c'est le seul moyen pour l'écriture de ne pas pétrifier ce dont elle s'approche : être à la fois une avancée et un effacement, une apparition, sur la page blanche, et le témoin d'une disparition, d'un invisible qui toujours échappe.

*L'invisible est passé : des branches se tendent encore, où fronce le ciel. Mots. Mots de pas, qui n'existent plus. Mots de fuite, mais la nuit fausse le jaillissement<sup>4</sup>.*

\* \* \*

*Pétales de pierre  
le nom et la main  
ne se ressemblent pas  
Ils se figent ensemble  
au contact de l'encre.*

Par la parole poétique, les contraires font autre chose que coexister.

Quelle autre langue pourrait créer ces *pétales de pierre* où fusionne l'éphémère et extrême légèreté du pétale avec la pierre ? Par le poème, ni la pierre ne s'allège ni le pétale ne se fige. Quelle autre langue encore pour dire *la cascade* au *bruit de fleur coupée* ? Quelle autre parole pour poser la seule nuit dont on puisse sortir (*Je ne peux sortir que de la nuit que j'invente*) ? On ne peut être à la lumière qu'une fois nommée l'ombre. Dans la parole, l'une ne va pas sans l'autre.

*Je retourne seulement le gant  
la main écrit  
plus rien à saisir  
\* \* \**

*Tu n'as pas regardé en arrière  
tu as soulevé le voile  
retourné le gant  
tu parles d'un décor  
comme d'un miroir à l'envers.*

Faire rebours, c'est aussi pour le poète opérer un renversement, *retourner le gant* :

*La rue tournera court  
les dessins repliés en dedans  
qui regardes-tu ?  
qui vois-tu ?  
\* \* \**  
*Par les mots  
qui parle ?*

---

4 (Lampe, lame), *Pages et seuils de la nuit sentinelle*, Éditions du Petit Pavé, 2014.

*qui m'entend ?*

*\* \* \**

*Par les mots*

*qui me parle ?*

Le poète n'est plus celui qui parle, mais celui qui est parlé. Il n'est plus celui qui regarde, mais celui qui est regardé.

*La vitre est pleine d'encre*

*un arbre tient dedans*

*feuilles qui ceignent mon front*

*je n'ai plus de réponses*

*les poches sont vides*

*\* \* \**

*je ne suis pas le témoin des choses*

*\* \* \**

*Temps mort d'un angle mort*

*c'était bien toi qui regardais ailleurs [...]*

*tu es passé à travers le passé*

Son rôle ? Souffler un nom à l'oiseau qui passe, consigner les traces *comme on sauve un écho*.

*Ai-je répondu à la branche de l'arbre ?*

*J'ai tenté de distraire*

*un vide*

*je me suis retourné*

*de l'autre côté.*

« Le poème est seul. Il est seul et en chemin. Celui qui écrit lui est simplement donné pour la route. Mais par cela même, ne voit-on pas que le poème, déjà ici, se tient dans la rencontre - dans le secret de la rencontre ?<sup>5</sup> »

Séverine Pirovano

---

<sup>5</sup> Paul Celan, *Le Méridien*.